

LES ENTHOUSIASTES DE L'ART

(Extrait d'un journal intime.)

On m'avait recommandé un jeune Italien qui avait grande peine à vivre à Paris ; je lui procurai quelques élèves, et le jeune étranger vivotait. Un beau jour, il m'arrive rayonnant :

Oh ! Monsieur, je suis le plus heureux des hommes ! me voilà tiré d'affaire. On m'a présenté à Paganini ; et, figurez-vous mon bonheur, Monsieur, il m'agrée ! Il me reçoit chez lui pour faire l'éducation de son fils, qui a environ neuf ans. Concevez-vous ma félicité !

— Mais à quel titre vous prend-t-il ? Quels arrangements avez-vous faits ?

— Moi, Monsieur ! fait-on des arrangements avec un génie comme celui-là ? Est-ce qu'un artiste ne comprend pas les artistes et leurs besoins ? Quelles que soient les conditions qui conviennent à ce grand homme, n'en serai-je pas trop honoré, trop heureux !

— Je le crois ; mais cependant il est toujours plus sage d'arrêter quelque chose, de fixer les arrangements d'intérêt.

A trois mois de là, mon jeune homme me revint l'oreille basse ; il désirait trouver des leçons.

— Et Paganini ?

— Je le quitte, Monsieur ; il n'a voulu entendre à rien, et, depuis trois mois que je suis chez lui, j'ai mangé le peu que j'avais d'économies. (1)

— Comment cela ?

— Je vais vous le dire. J'avais soin de son fils, M. Paganini dîne souvent dehors ; ces jours-là, d'après ses ordres, j'allais dîner avec l'enfant chez un restaurateur : c'était moi qui payais ; tout mon argent y passait. Il était question d'un prochain voyage en Angleterre ; il me fallait faire quelques dépenses indispensables, et je l'ai prié d'entrer en comptes.

— Comment ! m'a-t-il dit ; qu'est-ce que cela signifie ! Est-ce que je vous dois quelque chose ? N'avez-vous pas été au spectacle tous les soirs, tant que vous avez voulu ?

— Monsieur, lui ai-je répondu, je n'ai assurément qu'à me louer de vos bons procédés ; mais je suis allé au spectacle parce que vous désiriez que votre fils y assistât, et je l'y conduisais, et la nécessité de dîner, selon vos ordres, chez le restaurateur et de payer pour moi et mon élève...

— Comment, Monsieur, n'avez-vous pas dîné souvent, très souvent chez moi ? Si vous avez payé quelque fois à dîner à mon fils, ce n'était que juste. Et comptez-vous pour rien des billets, des billets fort chers, des billets de six francs, et tous les soirs encore ! Je trouve très singulier que vous parliez de comptes à régler après cela !

— Vous voyez, Monsieur, continua le jeune homme, je ne peux pas vivre de spectacles ; ainsi donc je m'en vais, et je viens vous prier de me continuer votre intérêt, qui m'est plus nécessaire que jamais.

Peu de jours après, je revois mon Italien rayonnant.

— Oh ! Monsieur, s'écrie-t-il, je ne me plains plus, je n'en veux plus à M. Paganini ; il m'a trop payé, c'est moi, moi seul, qui lui dois et qui ne pourrai jamais m'acquitter. Imaginez, Monsieur, que, l'autre soir, j'étais seul dans ma chambre, et M. Paganini était dans la salle à côté. Il improvisait. Jamais, non, jamais la terre n'a entendu de pareils sons ! une si ravissante mélodie ! et j'étais là tout seul. Moi seul j'en jouissais, moi seul je la savourais ! Oh ! je n'y ai pas tenu, et quand le dernier accord a cessé, j'ai ouvert la porte ; je me

suis jeté à ses pieds, et je lui ai dit : " Je suis trop payé parce que je viens d'entendre ; jamais ces sons ne sortiront de mon souvenir, de ma pensée. Je suis trop heureux ; j'ai joui d'un bonheur qui passe les paroles."

Ce jeune Italien eût été digne de descendre du pauvre musicien qui, présenté à Mozart, fut si saisi à l'idée de se trouver en présence du grand homme, qu'il n'eut pas la force de lever les yeux sur lui, et ne put que saluer jusqu'à terre, en balbutiant d'une voix tremblante : " Majesté impériale !... Ah ! Majesté impériale !"

L'ORIGINE DU GOD SAVE THE QUEEN

Le marquis de Créqui raconte dans ses "Mémoires" que, à chaque visite de Louis XIV à la maison de Saint-Cyr, les jeunes pensionnaires, au moment où il entraînait dans la chapelle, chantaient à l'unisson une sorte de motet, dont les paroles étaient de la supérieure de la maison et dont le tameux Lulli avait fait la musique. Les paroles étaient celles-ci :

Grand Dieu, sauvez le Roi !

Grand Dieu, vengez le Roi !

Vive le Roi !

Que toujours glorieux

Louis victorieux

Voie ses ennemis

Toujours soumis

Grand Dieu, sauvez le Roi !...

Et maintenant, voici, dit-on, comment ce chant passa en Angleterre : le compositeur allemand Haendel, qui était maître de la musique du Roi d'Angleterre George Ier, se trouvant un jour à Saint-Cyr, entendit exécuter ce motet : il demanda à en transcrire les paroles et la musique. De retour à Londres, il l'offrit au Roi, comme étant dit-on, de sa composition : le chant fut très goûté et peu à peu devint populaire. Telle serait l'origine du *God Save the Queen*, chant national anglais.

D'après des observations maintes fois contrôlées, il a été reconnu que l'alcool détériore la voix. Le curaçao et l'absinthe augmentent son volume et l'anisette le diminue. Le kummel est condamné chez les artistes lyriques et les orateurs comme étant la plus destructive de toutes les liqueurs. En ce qui concerne les vins, le Bourgogne est fatal, le Beaujolais moins pernicieux et le Bordeaux tout à fait innocent.

A propos de la *Neuvième Symphonie* de Beethoven.

La *Neuvième Symphonie*, commencée en juin 1823, était fort avancée vers le mois d'octobre de la même année.

Parmi les anecdotes qui concernent l'œuvre colossale, il en est une fort curieuse rapportée jadis par Schindler, le disciple et l'ami dévoué de Beethoven.

Afin de pouvoir travailler en paix, le génial musicien voulut louer à un paysan de Baden une maisonnette qu'il avait habitée déjà. Mais le propriétaire, qui connaissait l'humeur bizarre du maître, commença par déclarer qu'il louerait sa maison à la seule condition que le maître ferait remettre à ses frais de nouvelles fenêtres. L'étrange clause fut acceptée et voici comment elle s'explique :

Quand Beethoven avait occupé cette maisonnette, une première fois, il s'était amusé à orner d'arabesques, de signes bizarres et tout à fait hiéroglyphiques le bois des fenêtres. Un Anglais qui habitait en face ne tarda point à offrir au propriétaire une somme fort élevée en échange des curieux autographes, et le paysan avait songé à exploiter la manie graphique de son locataire.

(1) Avertissons le lecteur que Paganini était très généreux ; un jour, par exemple, il donna vingt mille francs à Berlioz (voy. les mémoires de Berlioz) ; mais, par caractère, il était inégal et bizarre.